

YVES LEVOT-BECOT

HISTOIRE
DE LA
LANGUE GALLOISE

Extrait de la Revue "An Oaled"



ÉDITIONS « ARMORICA »

RENNES
IMPRIMERIE DE L'OUEST-ÉCLAIR

1936

Histoire de la Langue Galloise

par Yves LEVOT-BECOT

Introduction : Coup d'œil d'ensemble

Après vous avoir parlé de la Littérature bretonne, je voudrais esquisser quelques vues sur l'histoire littéraire du breton d'outre-mer, c'est-à-dire du gallois. C'est un sujet plus abondant, même plus difficile, et sur lequel il est très malaisé, pour ne pas dire impossible, de se documenter en France; les livres gallois, les livres anglais qui en parlent ne s'y trouvent pas; et les ouvrages français qui traitent de ces matières sont en général des œuvres linguistiques, travaux spéciaux, sur des points de détail, où l'on ne peut guère trouver d'idées générales. Pourtant le sujet ne manque pas d'intérêt même pour un profane comme je le suis.

Contrairement à ce qui se passe pour le breton, les écrits gallois sont nombreux; il en est qui remontent au début du Moyen-Age; et leur ensemble nous présente une civilisation autonome et lettrée.

Grâce aux plus anciens d'entre eux, nous pouvons jeter un coup d'œil furtif sur les peuplades celtiques d'autrefois, puisqu'ils nous retracent, sous une forme rajeunie il est vrai, les luttes des Celtes de Bretagne contre les premiers envahisseurs; ce sont là peut-être les plus beaux morceaux de la littérature galloise; moitié lyriques, moitié épiques, sauvages, pleins d'aspérités mais d'une âpre grandeur; ils ne nous sont parvenus qu'en textes incertains et remaniés, difficiles à comprendre, plus encore à interpréter. Ils nous donnent néanmoins un écho de la lutte des Celtes autochtones contre les conquérants, et nous permettent dans une certaine mesure de sentir une poésie, d'atteindre une mentalité réellement indigènes.

Puis l'antique état de choses se transforme et s'épanouit au Moyen-Age en conservant encore un caractère autonome, grâce à l'institution des Bardes; nous avons alors une poésie savante, lettrée avec ses défauts mais ses mérites aussi, reflet d'une civilisation spéciale, s'étendant des plus basses aux plus hautes classes de la société, et qui n'a peut-être pas été sans influence sur les idées et les œuvres littéraires de l'Europe entière à la belle période médiévale.

Les conditions d'existence du Pays de Galles ont certains rapports avec celles de la Bretagne : petit peuple celtique pressé par

un puissant voisin de race différente, avec lequel il fut d'abord en hostilité déclarée, dont le joug par la suite se fit mieux accepter, et finit par se transformer en une entente agréée des deux parts. Pourtant le développement littéraire de ces deux tronçons de la même race est complètement différent.

Cela tient à ce qu'au Pays de Galles on trouve l'élément originel resté en place. La Bretagne fut une colonie de Celtes, les colons en s'y implantant oublièrent une partie de leurs institutions et devinrent un peuple neuf.

Le pays de Galles, au contraire, est un lieu où les Celtes se sont maintenus depuis l'antiquité ; malgré les attaques extérieures, malgré leurs défaites, ils sont demeurés là. Aussi les traditions anciennes y subsistent-elles plus vivaces. La Grande-Bretagne ne fut jamais dominée comme la Gaule : la civilisation romaine y fut superficielle ; nous pouvons comparer l'état de ses peuples à celui de l'Algérie ou du Maroc sous la domination française ; une fois l'empire écroulé, la civilisation celte reprit.

D'autre part, les ravages des pirates normands vers l'an 1000 ne se sont pas faits sentir de la même façon dans les deux pays. Sur le continent, ces ravages et le bouleversement qui en résulta marquent l'aube d'une civilisation nouvelle, de l'internationalisme féodal où la France brille au premier rang. La Bretagne, toute proche de cette France dans l'éclat de sa splendeur nouvelle, en subit l'empreinte ; il s'est alors produit chez nous une sorte d'éclipse des classes dirigeantes ; chassées par les Normands, elles reviennent ensuite dans leurs foyers, toutes francisées, ce qui marque la fin de la société bretonne autonome.

Au Pays de Galles il n'en fut pas de même ; les incursions des pirates n'y firent peut-être pas tant de mal ; mais, en eussent-elles fait tout autant, le résultat n'eût pas été le même. Les idées nouvelles, en effet, s'infiltrèrent par les conquérants du XI^e siècle : les Normands francisés qui subjuguèrent en premier lieu la civilisation saxonne, quand ils vinrent en contact avec la civilisation galloise, il y eut plutôt échange d'égal à égal, une certaine pénétration réciproque malgré le dur joug politique que fit peser sur eux le pouvoir central (les ruines des châteaux normands en témoignent), l'influence normande sur les Gallois ne peut se comparer à la maîtrise des Français sur les Bretons ; pas de scission entre les basses et les hautes classes galloises ; les nouveautés furent accueillies, mais les institutions et l'autonomie morale de ce petit peuple n'en furent pas détruites.

Parmi ces institutions il en est justement une à laquelle nous devons presque toute la littérature galloise, je veux parler des Bardes.

Il y avait en ce pays une caste officielle de poètes nationaux,

chantres attirés des rois et des grands, simples chanteurs ambulants pour les plus humbles d'entre eux. Les lois d'Hoël le Bon nous montrent les bardes chantant sur la harpe après le repas : un chant à Dieu, un chant au roi, puis le barde domestique chante sur différents sujets.

Cette institution semble avoir existé de temps immémorial. Les colons d'Armorique ne la gardèrent peut-être qu'affaiblie, en tous cas la crise du X^e siècle dont je viens de parler ne permit pas qu'il en vint trace jusqu'à nous. Au Pays de Galles, elle se maintint, et les guerres de l'indépendance contre les Saxons donnèrent une ample matière aux chants lyriques du VI^e siècle et des siècles suivants. Cette caste subsista pendant la période obscure du IX^e et du X^e siècle et continuera de prospérer pendant tout le Moyen-Age gallois ; les bardes formèrent un corps honoré, cultivé ; ils exercèrent souvent leurs fonctions de père en fils, témoin ces générations d'hommes de talent dont nous avons encore les noms et les œuvres : Meylir, son fils Gwalchmai, ses petits-fils Einin et Meilyr ab Gwalchmai, etc...

C'est leur esprit de corps qui, tout en développant un maniérisme excessif, conserva la littérature galloise et lui donna un sort si différent de la littérature bretonne. Il ne faut pas, par une réaction outrée contre les exagérations fantaisistes de bien des celtomanes, nier les Bardes et leur influence. En Galles, de même qu'en Irlande, ils ont existé, pour nombre d'entre eux on connaît leurs noms, les principales dates de leur existence, et beaucoup de leurs œuvres authentiques. Ce furent, de plus, en plus des professionnels et des lettrés, c'est à eux que les lettres galloises doivent leur caractère : poésie savante, à métrique de plus en plus compliquée, dont le fond s'appauvrit parfois aux dépens de la forme ; langue travaillée jusqu'à l'affectation, faible d'idées quelquefois, mais souvent gracieuse, notamment dans les pièces qu'inspire l'amour de la nature : une littérature écrite, peu de chants populaires, poésie intimement liée à la musique, érudite elle aussi. Il est curieux de trouver dès le XII^e et le XIII^e siècle une floraison des poèmes moyen-âgeux qui montrent chez les Gallois un développement indigène des idées, des sentiments et des formes, en un mot, de la civilisation, plus hâtif que dans la plupart des peuples de l'Europe.

La muse bardique survécut à l'indépendance des Galles et s'épanouit en une sorte de renaissance poétique vers le XIV^e siècle, en même temps que s'achevait la rédaction d'abondantes œuvres en prose.

C'est l'avènement au trône d'Angleterre d'une dynastie galloise, les Tudors, qui, par un processus curieux, changea radicalement les conditions de vie et de pensée des Gallois. Du XVI^e siècle date

pour la littérature galloise l'ère moderne, entièrement différente des époques antérieures.

Le pouvoir central tente d'angliciser le pays : celui-ci réagit, ce n'est plus une guerre d'indépendance, mais une opposition régionaliste. L'île entière a passé à la Réforme : mais les Gallois deviennent anti-anglicans, non conformistes, puritains. Les anciennes coutumes, les bardes subsistent encore, mais plutôt comme une protestation académique en faveur des traditions. La pensée maîtresse est une opposition régionale surtout confessionnelle, et désormais la littérature sera avant tout éducative et religieuse, condition peu propice à l'éclosion de talents originaux et d'œuvres personnelles ; les chefs-d'œuvre sont rares, mais les œuvres honnêtes abondent ; cet état d'esprit a donné à la langue galloise une vigueur et une vitalité nouvelles : étude linguistique, grammaires et dictionnaires, traduction en gallois des livres saints — c'est là le point le plus important. Propagande systématique pour l'instruction religieuse et galloise, école du Dimanche, etc..

Lutte d'idées, de sentiments et de conscience qui s'étend sur le XVII^e, le XVIII^e, le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, donnant à l'esprit gallois son aspect moderne, un peu rigide, un peu monotone en son parti pris d'édification, avec une légère teinte de pédanterie, mais sympathique par son honnêteté et sa sincérité, malgré la différence des confessions dominantes, nous ne pouvons nous empêcher de trouver chez les frères d'outre-Manche des Bretons d'Armorique des traits communs dans cet amour des ancêtres et surtout dans cette prédominance de la conscience et du sentiment religieux.

Ces conditions spéciales au Pays de Galles ont provoqué une diffusion très grande de l'instruction du peuple et, comme je l'ai dit, une abondance extrême d'œuvres en prose et en vers, si bien que le gallois s'est maintenu le plus vivace des idiomes celtiques, de nos jours. Elles ont favorisé également les recherches érudites et, en dehors des littérateurs proprement dits, l'ère moderne nous présente nombre de chercheurs — historiens, linguistes, anti-quinaires. L'étude de leur vie et de leurs recherches n'est pas un des sujets les moins intéressants des études galloises : ils ont exhumé pour nous les trésors cachés des vieux manuscrits, c'est à eux que nous devons nos connaissances actuelles ; et leur lignée, espérons-le, n'est pas éteinte, car ce champ rocailleux est encore loin d'être entièrement défriché.

I. - La période épique : les bardes primitifs

A. HISTORIQUE.

Invasion de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons.

Lutte défensive des Celtes — 450-650 env. — se prolongeant jusque vers le X^e siècle.

L'empire romain s'écroule : de ce fait, les Bretons redeviennent indépendants. Ils sont peu romanisés, mais chrétiens ; divisés en nombreuses peuplades, entre lesquelles la discorde ne tarde pas à s'élever, ils souffrent, au nord, des incursions des Pictes ; en divers points des côtes de celles des pirates saxons.

Vers 450, pour parer à ces attaques, ils décident, après une assemblée des chefs, d'appeler à leur secours les Saxons contre les Pictes. Ces alliés, menés par Hengist et Horsa, prennent pied dans le pays, mais se retournent contre les Bretons — vers 455.

Alors commence une longue lutte ; certains peuples bretons ont accepté le joug des Germains et fait cause commune avec eux ; les traditions galloises les désignent sous le nom de Logriens dans le Centre de l'Angleterre ; de Déiriènes et de Berniciens dans le Nord. D'autres émigrent par mer en Armorique. Les irrédentistes se retranchent dans tout l'Ouest de la Grande-Bretagne, dans la région montagneuse, où ils sont aculés à la mer ; ils forment des peuplades nombreuses, dont les chefs acceptent temporairement l'autorité d'un chef suprême pour la défense, un Goulédic. Ils tiennent tout le pays qui comprend la Cornouaille, le Pays de Galles, les montagnes et la côte jusqu'au Cumberland et au North Cumberland, toute la partie méridionale de l'Ecosse jusqu'au Firth of Forth et au Firth of Clyde ; sans cesse vaincus ils résistent opiniâtement ; réduits en tronçons séparés, ils tombent successivement ; le plus fort de la lutte s'étend sur deux siècles environ, mais elle se prolonge au delà, et le point principal de la résistance, le Pays de Galles, ne tombera que devant la monarchie anglo-normande, à la fin du XIII^e siècle et ne sera à vrai dire jamais assimilé complètement.

C'est cette lutte épique et désespérée que les Bretons, pour se donner du cœur, ont chantée par la voix de leurs bardes ; elle a inspiré les plus beaux chants gallois ; c'est cette lutte aussi, amplifiée et romancée par les trouvères du Moyen-Age, qui a formé la Matière de Bretagne des chansons de geste.

La Cambrie ne fut incorporée qu'en 1282 par la monarchie anglo-normande. C'est elle qui nous a légué l'écho poétique de cette longue défense.

B. LES POÈMES.

De cette guerre pour l'indépendance nous sont parvenus d'étranges poèmes indigènes; ils ont trait à la période aiguë de la résistance probablement au vi^e siècle ou au début du vii^e. Plus tard, la lutte dut s'assoupir, devenir plus sourde; on entre dans la période la plus vide et la plus obscure de l'histoire intellectuelle de l'Europe; les peuples bretons et leurs bardes, quelle que particulière et autonome qu'ait été leur civilisation, durent participer à cette sorte de léthargie générale, car il semble difficile d'identifier des poèmes importants remontant au viii^e, ix^e ou même x^e siècle.

Mais les chants des premiers bardes, s'ils remontent à 550-650 environ dans leur inspiration, nous sont parvenus sous une forme rajeunie, datant probablement du ix^e siècle pour les plus anciens, du xi^e et xii^e siècles pour la plupart; ils portent néanmoins un cachet d'antiquité et différent, par le fond et par la langue, des poèmes datant réellement du xii^e siècle.

Les manuscrits qui sont venus jusqu'à nous les attribuent à quatre auteurs :

Lywarch Hen, Aneurin, Taliesin, Merlin.

Quelle réalité se cache sous ces quatre noms ?

Pour Merlin il semble qu'il n'y ait que fantaisie; un ou deux personnages réels ont pu servir de prototype à cette figure de l'enchantement qui a charmé le Moyen-Age; la légende s'est transformée et amplifiée peu à peu, et l'on n'en peut rien tirer d'utile pour servir à l'histoire des poèmes gallois primitifs.

Quant aux trois autres, de réels poèmes portent leurs noms. Quels remaniements ont-ils subi? Quels sont les auteurs anonymes qui ont pu ajouter leur part au trésor gallois sous le nom de ce légendaire trio, on ne sait; la matière est de qualité. Avant de vous l'exposer, je veux vous faire part des traits légendaires sous lesquels la tradition nous présente les prétendus auteurs.

Aneurin. — Elle nous le montre comme barde et chef de guerre à la fois; Breton du Nord, du Strath Clyde, où il était chef d'une peuplade au pays de Gododin, et comme tel participa à une bataille, à *Kaltraez*, dont il nous fait lui-même le récit épique dans le poème qui porte ce nom.

Taliesin. — La légende en fait un enfant trouvé qu'un chef gallois recueillit, éleva et qui, par la beauté de ses chants, fut regardé comme le chef des Bardes; son pays aurait été le pays de Caernarvon. Il aurait vécu à la même époque que le précédent; la tradition, en effet, nous montre ces trois premiers bardes comme contemporains (vi-vii^e siècles ?).

Lywarch Hen. — Ce personnage, supposé ou non, nous est présenté sous des traits un peu moins imprécis :

Chef guerrier dans le Nord, vers le Cumberland, il aurait été refoulé vers le Sud, quand les Germains furent vainqueurs en ces lieux; retiré dans le centre du Pays de Galles, il serait devenu barde; ses chants sont des chants de douleur, où il pleure ses compagnons d'armes, ses enfants, et ses propres malheurs : c'est un vieillard qui a survécu à la ruine de tout ce qui l'entourait, et se lamente sur la tristesse de sa destinée; la légende nous le montre à la cour du roi Arthur, et le fait mourir, vieux et solitaire, dans le pays de Montgomery.

Ces poèmes primitifs sont, en général, d'inspiration septentrionale; ils émanent des Bretons du Strath Clyde, du Reghed et des Galles du Nord.

Les noms, plus ou moins historiques, les plus souvent cités sont ceux d'Urien, chef du Reghed (Cumberland), et de son fils Owen, qui serait devenu l'Yvain des chansons de gestes. L'ennemi, ce sont les Angles et leur chef Ida, dite le Porte Brandon; ce sont aussi les Pictes, ainsi que les Déiriens et les Berniciens.

Certaines pièces se réfèrent pourtant à la lutte dans le Sud-Ouest, soit que des traditions d'origines diverses aient été rassemblées, soit, ce qui est possible également, que la guerre de résistance ait maintes fois brassé la masse bretonne de l'un à l'autre bout de la zone d'action. Ainsi le chant dit de Ghérent se rapporte à la lutte en Cornouaille contre le chef saxon Porta (Porthmouth).

Quant au roi Arthur il ne paraît que par de brèves allusions.

Dans cet exposé, je me rapporte à La Villemarqué : « Les Bardes du vi^e siècle »; il reproduit les textes des vieux manuscrits ou des éditions galloises reproduisant elles-mêmes ces manuscrits, mais il habille son gallois avec l'orthographe bretonne; ce procédé peut nuire à la précision; il permet toutefois aux bretonnants de se faire une idée qu'ils ne pourraient avoir autrement; comme il cite de nombreux passages des textes qu'il transcrit, il semble l'avoir fait assez exactement. Telle quelle, cette transcription peut nous donner une certaine idée des poèmes en question.

Les chants de mort dominent — poésie sauvage, sombres lamentations — suite de strophes irrégulières, le même motif revenant en tête de chacune, un nombre incalculable de fois. Vers tantôt longs, tantôt courts, rimant presque toujours; on ne voit pas de rimes internes bien définies, mais on a le sentiment qu'il y en a, ainsi que de nombreuses allitérations. Il est vrai que tout ceci dépend du texte et de la coupe des vers dans l'édition que j'ai entre les mains; de toutes façons, cette métrique est intéressante.

Le *Gododin* (Aneurin) est un curieux morceau, beaucoup plus important que les autres (il comprend 7 à 800 vers); c'est à vrai dire un poème épique.

Il relate un combat qui aurait eu lieu vers 570-580.

Les Bretons se seraient rassemblés en grand nombre, je ne sais trop dans quel but, le long des rives de la Clyde, au bord de la mer, sur la grève de Kaltraez. Là, après avoir festoyé, ils se seraient enivrés, et les ennemis — Pictes, Scots, Germains et leurs alliés, sous les noms de Déiriens et de Berniciens — auraient profité de leur ivresse pour les assaillir et les décimer. Ils se reprennent, contrattaquent et sont vainqueurs; mais, heureux de leur succès, ils recommencent à s'enivrer. Cette fois, les autres reviennent à la charge et les battent pour de bon. La plupart des chefs sont tués; Aneurin, chef du *Gododin*, un des petits pays qui avaient pris part au rassemblement, est heureusement sauf et, comme barde, nous garde la mémoire de ces exploits.

Mais le poète ne décrit pas les faits dans un ordre logique : c'est une suite d'apostrophes véhémentes à la vaillance des guerriers, d'allusions à leur courage et à leur triste sort, d'appels désespérés aux noms des disparus. La suite du récit est fort difficile à saisir, et son sens général tel que je viens de l'analyser est, à vrai dire, fort problématique; quant à la valeur poétique et au caractère épique du morceau, ils sont incontestables, aussi bien que le talent descriptif de l'auteur : « les compagnons d'armes d'Aneurin vivent devant nous, avec leur équipement et tout leur attirail; nous voyons leurs boucliers, leurs colliers d'or, et les cornes dorées où ils boivent l'hydromel ».

Les strophes se suivent, vers brefs ou vers longs, mais égaux entre eux dans chacune des strophes, qui, d'autre part, sont monorimes. Une même phrase sert souvent de début à plusieurs strophes successives; l'ensemble forme une sorte de litanie, de thème à la fois monotone et varié à l'infini.

Sous le nom de Taliésin, nous trouvons une série de pièces plus courtes, récits de batailles ou chants funèbres, mais qui semblent d'un art plus raffiné. Quelles que soient les erreurs de texte et de traduction, nous ne pouvons nous garder par exemple d'admirer cette élégie funèbre d'Owen, fils d'Urien, chef du Reghed (serait-ce Yvan de la Table Ronde ?)

Enfin, dans les poèmes que la tradition attribue plutôt à Lywarch Hen, nous trouvons une grandeur majestueuse et tragique qui transparaît malgré l'incertitude des textes. La facture en semble moins désordonnée que dans le *Gododin*, l'interprétation relativement moins obscure, le style plus doux et moins sauvage; même méthode de versification, motifs répétés un grand nombre de fois, mais pas de longues strophes monorimées; on trouve souvent la forme de tercets.

C UN MOT SUR LES MONASTÈRES.

Les poèmes des bardes primitifs nous font pénétrer au sein d'une civilisation rudimentaire : les Celtes du premier millénaire sont presque des sauvages, mais il faut remarquer qu'ils sont déjà chrétiens.

Ce n'est que vers l'an 600 que saint Augustin travailla à christianiser les Anglo-Saxons. Mais les Bretons l'étaient depuis l'occupation romaine; depuis 250 environ; ils furent atteints ensuite par les hérésies arienne et pélagienne; saint Germain l'Auxerrois les combattit sur place vers 430. Au VI^e et VII^e siècles l'Eglise bretonne est monastique.

Pendant que les chefs résistaient aux envahisseurs germains, il y eut, au Pays de Galles notamment, une floraison religieuse : saints personnages, vivant tantôt en ermites, tantôt fondant des monastères qui servaient d'écoles, de lieux de retraite, de sanctification et de propagande. Ce mouvement semble dater de 450 environ, il est donc légèrement antérieur à l'ère des poèmes lyriques; il se développa surtout dans le Sud du Pays de Galles, mais s'étendit un peu de toutes parts, et se perpétua pendant la période la plus obscure des VII^e et IX^e siècles. Il est à présumer que l'influence des moines et la permanence des monastères ont fortement agi sur l'instruction littéraire des Gallois, la tenue honnête et morale des poèmes de ces premiers âges, et la conservation elle-même de ces poèmes.

A saint Cadoc, dit Cadoc le Sage, resté populaire jusqu'à nos jours, on attribue de nombreuses maximes recueillies dans les anciens manuscrits. Saint Cadoc aurait vécu vers l'an 500, il aurait été à la tête de l'Abbaye de Lanercarvan, dont la fondation serait due à saint Carvan.

D'autres vieux textes gallois dont la forme, il est vrai, est postérieure, mais dont le fond peut être ancien, sont attribuables aux monastères de cette époque, par exemple les pièces de poésie à allure didactique que l'on prête parfois à Lywarch Hen.

Il peut être intéressant de citer quelques-uns de ces monastères qui furent des foyers de Christianisme et de civilisation; les traditions, à vrai dire, sont vagues et incertaines.

Le Monastère de Lanildut Meur, dans le Glamorgan, aurait été fondé par un chef du nom d'Ildut, venu d'Armorique. On cite comme élèves de ce monastère saint Gildas, auteur latin historien des Bretons, et saint David, fils de Sant, roi de Cardigan, et qui fut regardé comme patron des Gallois.

— Monastère de Lanbadarn, Galles du Centre, fondé par saint Padarn.

— Saint Teilo ou Teliu, fondateur du monastère-école de Lan-

daff, nommé aussi Bangor Deilo, et de nombreuses églises du Sud-Galles.

— Dans le Nord du pays, saint Seiriol et saint Keubé (1), avec le monastère de Bangor Seiriol, dit simplement Bangor.

Ces maisons de retraite et d'étude exerçaient évidemment une action puissante sur les populations environnantes.

Elles ont contribué à nous conserver les souvenirs et les œuvres des premiers âges : outre les documents en gallois, qui sont l'objet de cette étude, je peux mentionner dès à présent quelques ouvrages, écrits en latin, mais qui sont d'une importance capitale pour l'histoire littéraire du pays, quoique l'authenticité et la valeur en soient des plus douteuses :

— Saint Gildas, cité plus haut, nous est présenté comme un des saints primitifs du pays, fils de Kao, chef du pays d'Arglud, Nord-Galles. On possède un texte latin dont il est réputé l'auteur, dit « de Excidio Britanniae », histoire de la conquête germanique ou plutôt plaintes sur le sort des vaincus, et invectives aux Bretons pour les inciter à la résistance. Ce serait ce même Gildas qui serait passé en Armorique où il serait mort.

— Nennius aurait été un moine de Bangor (Bangor Deiniol) au VIII^e ou X^e siècle; le texte connu sous son nom est une « Histoire des Bretons », en latin, dont on a plusieurs manuscrits.

— Girauld de Cambrie et Geoffroy de Monmouth, dont les œuvres latines, plus récentes, relatent les précédentes.

II. - L'âge d'or de la Féodalité

Après la période épique de la lutte pour l'indépendance, la résistance se cristallise; les attaques locales, celles des Danois notamment, continuent; les tronçons extrêmes des Bretons — Cornouailles, Bretons du Nord — sont tombés; le Pays de Galles résiste, mais il est divisé entre plusieurs chefs indépendants qui se font d'incessantes guerres intestines : période troublée, rivalités, trahisons; quand parfois un chef est en état d'imposer aux autres une suprématie temporaire, le calme se rétablit quelque peu, la civilisation et les lettres tendent à renaître.

C'est ce qui se produisit au début de cette période, un peu avant l'an 1000, sous l'autorité d'Hoël le Bon : la rédaction des lois qui portent son nom est un témoignage de la valeur intellectuelle des Bretons. Ce texte, dont je parlerai plus loin, nous permet de jeter un coup d'œil sur leur état social à l'entrée du Moyen-Age.

Le X^e siècle et une bonne partie du XI^e sont une époque fort obscure, stérile au point de vue de l'histoire des idées. Elle n'est

(1) Patron de Holyhead, en gallois Caer-Cybi.

cependant pas sans poètes, et il serait intéressant de rechercher dans l'imbricatio des vieux manuscrits ceux qui s'y rapportent.

Peu à peu cependant le développement intellectuel reprend son cours et nous assistons, vers 1100-1200, à un véritable épanouissement; c'est la période féconde par excellence. A ce temps remonte la plupart des anciens manuscrits qui nous donnent les œuvres des primitifs, et nous les présentent par suite en gallois moyen. C'est alors aussi que vécut Geoffroy de Monmouth, le premier véritable historien de la Bretagne, dont l'œuvre, en latin, développe les récits antérieurs attribués à Gildas et Nennius. Quant aux poèmes de cette époque, ils sont d'une essence très différente des anciens, plus encore qu'il ne paraît à première vue à cause de la forme rajeunie sous laquelle ces derniers nous sont parvenus.

J'attribue ce changement à ce que l'esprit n'est plus le même, le monde subit l'empreinte de la féodalité :

Les Gallois, tout en restant autonomes, ont pris l'esprit féodal : c'est un phénomène universel alors; les bardes ne sont plus les chantres des bandes celtes luttant pour l'indépendance, ce sont maintenant les chanteurs attirés des petits princes particuliers, qui font figure de seigneurs dans le pays divisé en cantref et en commotes. Les Normands, — à vrai dire une nombreuse aristocratie de culture française, — vainquent et subjuguent la race saxonne; arrivant en contact avec les Gallois, leur réaction paraît différente; ils ne sont pas insensibles peut-être au prestige d'une race plus raffinée; malgré les attaques territoriales, une sorte d'attraction mutuelle se fait sentir : de nombreux mariages entre hauts seigneurs normands et les filles de chefs gallois en font foi. La main-mise normande, tout en se faisant durement sentir, en tant que manifestation du pouvoir central, qui finalement l'emporta (les nombreux monuments qui subsistent en sont un témoignage) ne s'exerça pas là comme dans le reste de l'Angleterre; on ne peut nier une certaine compénétration qui dut exercer son influence dans les deux sens : pénétration de la « Matière de Bretagne » dans le cycle des idées françaises; et, d'autre part, influence normande sur les idées et les œuvres galloises.

C'est pourquoi les auteurs de ce temps, encore très autonomes et archaïques, diffèrent profondément des précédents. Cette période est d'une extrême fécondité à cause du développement et de la circulation des idées; les légendes celtiques se fixent (voir plus loin à propos des Mabinagions) elles entrent dans la littérature européenne; un souffle nouveau anime des œuvres de tout genre. C'est en Galles comme ailleurs une période d'abondance.

Elle débute, presque soudainement, vers 1080-1200; des poésies de Meilyr, le premier en date des bardes de cette époque, nous

montrent un art raffiné, une métrique harmonieuse déjà portée à un grand point de perfection, même de recherche. Les poètes se succèdent dès lors sans interruption avec de belles qualités de versification, de style, un délicat amour de la nature s'ajoute au caractère guerrier. Les recueils gallois nous ont conservé, d'une façon à peu près certaine, les noms et les dates de ces poètes, et nombre de leurs œuvres; ils forment bien une caste et se succèdent parfois de père en fils: ainsi, le fils de Meilir, Gwalchmai fut barde également, de même que ses petits-fils Meilir et Einin, qui vivaient vers 1200.

Ces poètes furent très nombreux: Kendelou, Lywarch ap Lywelyn, David Benfras...; les princes ne dédaignaient pas, parfois, d'être bardes eux-mêmes.

Mais il est inutile de citer tous ces noms, ce ne serait qu'une énumération sans intérêt. Mieux valent quelques exemples. Je ne puis toutefois m'empêcher de trouver les poètes de ce temps moins typiques que les bardes primitifs, peut-être justement parce qu'ils reflètent un état de culture qui a subi l'influence de l'internationalisme féodal, leur personnalité est-elle moins accusée.

Owen, poète, et prince de Kévélou (nous pourrions l'appeler Yves Queffélic) vivait vers 1160. Il nous a laissé entre autres le « Hirlas » ou la « Corne à boire »; c'est un poème de 150 vers. Owen revient de bataille; il se représente, en un banquet, au milieu de ses compagnons d'armes; il interpelle son échanton, fait verser à chacun une coupe d'hydromel, et célèbre les exploits du héros. Vient le tour de Moreidig; il commande à son serviteur de lui verser à boire. Mais, l'a-t-il donc oublié, Moreidig est tombé dans le combat, et il s'écrie:

« O Christ, quel deuil j'éprouve, le vaillant Moreidig perdu; combien il va me manquer ! »

Le contraste de son exaltation triomphante, puis de ses exclamations éplorées, est d'un effet pathétique; la structure même de son poème met Owen au premier rang des poètes guerriers.

Hoël, fils d'un prince du Nord Galles, Owen de Gwénéed, et nommé pour cette raison Hoel ab Owen (Hoël Abivain), est contemporain du précédent.

C'était aussi un prince féodal: franc soldat, chef adroit et avisé. Mais sa plus grande renommée, il la doit aux délicieuses odes, quoique brèves et peu nombreuses, qu'il nous a laissées. La plupart chantent l'amour, deux seulement sont des odes guerrières, toutes sont empreintes d'un amour de la nature qui vient embellir même les chants de combats à cette époque. Son poème le plus important est « Le Délice d'Hoël ».

Quand les guerres, intestines ou extérieures, s'apaisent, la civilisation s'épanouit; nous l'avons vu tout au début de cette période

au temps d'Hoël le Bon; nous le voyons de nouveau à la fin de cet âge, quand Lewelyn le Grand réunit vers 1200, sous son autorité, l'ensemble des Galles. Mais le pouvoir anglo-normand s'accroît, il devient de plus en plus menaçant. Sa victoire par la chute du second Lewelyn, le dernier prince indépendant, sera l'occasion du chant de mort de ce dernier, l'ultime et l'un des plus beaux morceaux de cette période littéraire.

Le Pays de Galles, divisé en comtés par la loi du vainqueur, devient une principauté vassale et entre dans une ère nouvelle.

III. - La Renaissance Galloise; ses poètes

Quand, en 1282, à la chute de Lewellyn, tomba l'indépendance galloise, le pays fut durement soumis à la domination d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre. Il divisa le pays en comtés, réprima toute velléité d'indépendance, et fit la guerre à tout ce qui pouvait rappeler le passé. Les bardes durent se taire. Il y eut 40 ans de silence presque complet, on aurait pu croire que toute civilisation galloise serait anéantie. Mais, comme un drageon qui repart de souche, elle prit bientôt un nouvel essor et le cours de l'histoire, qui semblait devoir l'étouffer, provoqua au contraire une véritable renaissance galloise: la poésie écartant le sujet politique, se livrant à la littérature pure, chantant la nature et l'amour, eut une nouvelle floraison. A l'époque de cette féodalité deuxième manière, les bardes vont de château en château, parcourent le pays au gré de leur fantaisie, ou des protections qu'ils trouvent dans une région pacifiée; ils donnent libre cours à leur inspiration lyrique, et cultivent leur art avec un soin de plus en plus méticuleux.

C'est vers 1330 environ que les Gallois se remettent à chanter; des bardes s'unissent en groupements mieux organisés que jamais, les notables du pays les rassemblent et les encouragent; des réunions dites Eisteddfods sont tenues à Guern y Clepa près Cardiff; les années suivantes à Ywddolwgoch près Emllyn; à Maclor au pays de Powys.

Concours poétique où les poètes de métier ou d'occasion se soumettent à un programme déterminé, à des règles strictes, sous le patronage de quelques seigneurs éclairés qui trouvent là, me semble-t-il, une dérivation à leurs ambitions politiques déçues et une occasion de donner libre cours à leur amour pour le sol natal.

Lewellyn ab Guillerm, seigneur d'Emllyn, fut l'un des premiers de ces nobles gallois amis des lettres.

Il eut un neveu, David, qui naquit vers 1340, près de Lanbadarn, un gros bourg situé à 2 kilomètres environ au sud d'Aberystwyth; il devait être le mieux doué et le plus glorieux des poètes de cette époque. Protégé par son oncle et, à la mort de ce dernier, par un

autre noble gallois, Yvor Hael, ainsi que par Nesta sa femme, il put s'adonner dès sa jeunesse à son goût pour la poésie, à son humeur sensible et vagabonde. Il nous a laissé une foule d'odes légères, les perles de la littérature galloise, dont les titres seuls peuvent nous donner une idée de la fraîcheur de ses impressions champêtres :

L'été; l'hiver; le mois de mai; le tonnerre; le renard; le coucou; le merle; salut de l'été au pays de Glamorgan.

Tels sont, parmi bien d'autres, les noms de quelques-unes de ses pièces; il adopte une forme nouvelle, une sorte de sonnet, les *Cywydd* (Köwez), ode divisée en couplets, de sept syllabes en général, avec rimes, allitération, et rimes internes, système de prosodie avec assonance désignée en gallois sous le nom de *Cynghanedd* (Kenganez). Les Köwez lui ont valu les surnoms d'Ovide Gallois et de Pétrarque Cambrien; car, bien entendu, il ne se contente pas de chanter les beautés de la nature, sa muse est aussi une muse amoureuse. On rapporte qu'il brûla d'amour pour une jeune et belle compatriote, Morvudd, que de cruels parents contrainquirent à un mariage de raison; notre poète se consola en écrivant 147 Köwez à sa dulcinée: « La Chevelure de Morvudd »... et 146 autres, sans compter les innombrables couplets à d'autres belles; l'une se nomme *Dyddgu*. Réelles ou imaginaires, ces amours lui ont inspiré des vers charmants; on y sent l'influence romanesque du genre troubadour, et, toujours, un réel sentiment de la nature.

Peut-être, cependant, manquent-ils de naturel.

Il s'adresse par exemple au merle, au goëland, ou bien au vent, l'apostrophe, avec une série de formules louangeuses et descriptives, fort bien choisies d'ailleurs, et le charge d'aller porter à sa bien-aimée un message amoureux: le tout en une petite pièce alerte, un peu précieuse, minutieusement ciselée; ou bien il célèbre une qualité de sa maîtresse, ou la beauté d'un paysage. Le procédé est presque toujours le même, délicat, légèrement factice.

David ab Guïllerm a subi sans doute l'influence des poésies latines en vogue dans toute l'Europe à cette époque, et certainement aussi celle de la Renaissance italienne à ses débuts: le premier des poètes gallois du Moyen-Age n'est peut-être pas le plus Gallois d'entre eux.

Bien d'autres illustraient cette renaissance; c'étaient surtout des Gallois du Sud: Rhys Goch et Iolo Goch étaient deux propriétaires terriens qui ne dédaignaient pas de se livrer à la muse. Les œuvres du premier semblent un peu antérieures à celles de David ab Guïllerm (absence de Kenganez). Si elles montrent moins de science poétique, elles sont par contre plus simples et plus naturelles, et par là l'emportent quelquefois sur celles de David.

Avec Sion Kent, nous trouvons une poésie d'inspiration religieuse et morale en qui nous pouvons sentir les symptômes de l'esprit moraliste qui animera plus tard les adeptes de la réforme.

David ab Guïllerm mourut vers 1400.

Au début de xv^e siècle (1400-1409) un sursaut de résistance politique vient secouer le pays: c'est le temps d'Owen Glendour, d'une brève tentative d'indépendance, bientôt réprimée.

Et tout au cours de ce nouveau siècle, pendant les troubles de la guerre des Deux Roses, les lettres galloises continuent le mouvement antérieur; mais, de plus en plus, elles perdent de leur spontanéité, et leurs défauts s'accroissent, la langue, qui déjà chez David manque parfois de pureté, devient recherchée et affectée; la caste des bardes est toujours plus formaliste, les règles de prosodie plus précises et plus compliquées, on oublie le fond en recherchant la forme et l'inspiration poétique se dessèche et se fige.

Le principal représentant de cette dernière période du Moyen-Age est Davydd ab Edmond (1420-1480 env.) qui n'est toutefois pas sans valeur; citons comme contemporain Lewis Glyn Cotti, du pays de Carmarthen.

C'est surtout sous l'inspiration de David ab Edmond que fut tenue la grande *Eisteddfodd* de Carmarthen, en 1451, à la suite de laquelle furent précisées les règles du bardisme et de la métrique galloise; aboutissement d'une longue évolution où les tendances qui se dessinent dès les bardes primitifs, s'épanouissent et s'exagèrent, en se fixant, après quoi la poésie formaliste, ses règles et ses idées, vont sombrer avec le bouleversement moral qui ouvre l'ère moderne.

C'est donc le moment de dire quelques mots des règles si curieuses de la métrique galloise.

Métrique. — La poésie galloise s'écrit en vers de diverses longueurs, qui se terminent par une rime.

Mais, outre la rime finale, elle est assujettie à d'autres règles:

Au cours d'un même vers, certaines syllabes, deux au moins doivent avoir le même son: ce sont des rimes internes, et les mêmes articulations doivent se répéter: ce sont des allitérations.

Le tout donne à l'oreille l'impression d'un cliquetis spécial fort apprécié des auditeurs, mais on comprend que pour satisfaire à des règles formelles si compliquées, le poète doit parfois sacrifier le fond à la forme.

L'ensemble de ces règles portent le nom de *consonnance* ou *Kenganez*.

Les différents types de vers, qui varient suivant leur longueur et leurs consonnances internes, se groupent en strophes suivant des règles invariablement fixées elles aussi; la poésie galloise est ainsi formée de couplets affectant des formes variées, très nom-

breuses. Les bardes ont donné des noms particuliers à tous ces types de strophes.

Un poème d'une certaine longueur était composé d'une suite de ces strophes, soit qu'il employât toujours le même type, soit qu'il en fit suivre de types différents, suivant une règle fixée d'avance, ou au gré de sa fantaisie.

Telle est la méthode de la métrique stricte, dont les règles attinent leur maximum de rigidité au xv^e siècle, au temps de David ab Edmond. Par la suite, la métrique devint libre.

Les poésies écrites en métrique libre (du xvi^e à nos jours) offrent à vrai dire, aux yeux du profane tout au moins, moins de différence avec les premiers qu'on ne serait tenté à le croire.

Nous y trouvons encore, outre la rime finale, de nombreuses rimes internes et des allitérations. Mais l'auteur ne s'y croit pas strictement tenu; se confiant davantage au développement de sa pensée et à son inspiration, il sacrifie fréquemment l'observance des règles au sens de sa phrase.

Il est curieux de remarquer, dans les plus vieilles poésies bretonnes que nous possédons (Sainte Nonne, Mystère de Jésus, etc...) un système de consonnances qui rappelle la métrique galloise.

Ces règles doivent correspondre à une tendance naturelle de la langue; elles se dessinent déjà dès les bardes primitifs gallois; là, la tendance à l'allitération est particulièrement accusée.

Le formalisme s'accrut à mesure que la corporation des bardes devenait plus fermée. Il menaçait d'étouffer toute poésie lorsque les réformés du xvi^e siècle, voulant avant tout s'adresser au peuple par des poèmes faciles à faire et faciles à comprendre, brisèrent ces règles strictes et adoptèrent la métrique libre comme je l'ai dit plus haut.

Nous devons en outre, en pensant à la poésie galloise, nous dire que c'est presque toujours une poésie chantée. On ne les doit pas séparer de la musique, les pièces les plus simples et les plus populaires devaient être celles qui lui étaient le plus intimement liées.

IV. - La prose galloise ancienne

LES ŒUVRES EN PROSE.

Parallèlement à la poésie dont je viens rapidement d'esquisser l'évolution au cours du Moyen-Age, la littérature galloise nous présente des œuvres en prose nombreuses et variées, dont l'origine, sinon la forme, remonte parfois très haut.

Les plus abondantes sont une série de romans que l'on groupe sous le nom de *Mabinogion*, quoiqu'une partie seulement d'entre eux aient véritablement porté ce titre. Ce sont des romans de che-

valerie comme on en fit dans toute l'Europe quand la mode des chansons de gestes fut passée et qu'on se mit à transcrire sous forme de roman le récit de ces aventures traditionnelles merveilleuses. Le fond de ces compilations, c'est ce que l'on a coutume de nommer la « Matière de Bretagne » des trouvères du Moyen-Age; c'est un fond évidemment indigène et celtique, mais — et c'est ce qui complique étrangement la critique — ces romans semblent en même temps d'importation étrangère :

Les chants et les légendes épiques des Bretons, l'épopée de ce peuple luttant pour l'indépendance, ont dû vivement frapper l'imagination des poètes du Moyen-Age, au moment de la floraison féodale, à l'âge d'or des trouvères. Ce mouvement poétique, dont le centre est français, s'en est largement inspiré; de même qu'ils chantaient les souvenirs romains et la légende de Charlemagne, ils créaient un troisième cycle, le cycle d'Arthur. Par où ont-ils pu puiser à cette source? Vraisemblablement au Pays de Galles lui-même, quand les conquérants franco-normands de l'Angleterre se sont trouvés en contact avec ce peuple relativement instruit et raffiné; il ne faut pas oublier non plus que les contacts entre Bretons des deux côtés de la Manche étaient encore nombreux, que ces traditions celtiques pouvaient avoir cours dans notre Bretagne, et que la communication a pu se faire également de ce côté.

Quoi qu'il en soit, cette abondante littérature romane d'inspiration bretonne émerveille les peuples de l'époque; les Gallois des siècles suivants, par une sorte de choc en retour, l'emportèrent et la mirent en gallois; mais de nombreuses traditions indigènes subsistaient par les poèmes des bardes et ont trouvé leur place dans cette rédaction romanesque.

Si bien que les romans gallois que nous possédons présentent, avec un fonds celtique permanent, des souvenirs indigènes remontant parfois très haut, des réminiscences des temps païens — un reflet des œuvres françaises de l'époque féodale — et un texte du xiv^e seulement. Il est, paraît-il, fort difficile aux critiques même les plus compétents de faire entrer ces diverses sources d'inspiration, une discrimination exacte. La proportion de ces sources varie d'ailleurs suivant les œuvres.

Le texte des romans gallois, je l'ai dit, est du xiv^e siècle, mais il reproduit une rédaction qui, paraît-il, dans l'ensemble, du xii^e. Le dialecte est du Sud Galles.

Le mot de *Mabinogion* pourrait se traduire par « Enfantelets », mais ce terme nous induirait en erreur. L'expression est bardique : le jeune lettré, l'apprenti barde, le *mabinog*, devait, pour être admis à l'honneur de porter ce titre, connaître l'ensemble des traditions historiques et poétiques galloises, et c'est cet ensemble qu'on aurait appelé du nom de *Mabinogion*, pluriel de *Mabinog*.

Parmi les onze romans gallois que nous connaissons, quatre récits seuls portent, dans le texte, ce nom de Mabinogion. Ils sont intitulés :

1. Pwyll prince de Dyvet.
2. Manawyddan fils de Llyr.
3. Branwen fille de Llyr.
4. Math fils de Mathonwy.

C'est le cycle gallois le plus ancien; Arthur n'y paraît pas.

Les autres romans de la collection sont :

5. *Le songe de Ronabwy*, récit présenté sous la fiction d'un songe, d'Arthur et de ses compagnons.
6. *Le songe de Maxen Wledic*.
7. *Ludd et Levelys*, qui paraît appartenir au passé légendaire des Bretons.
8. *Kulwch et Olwen*, sorte d'œuvre de transition; certains personnages semblent tenir au plus lointain passé des Bretons et des Gaëls; les traits ordinaires du récit sont relativement récents, et l'on note la prédominance du personnage d'Arthur.

Enfin dans les trois romans de :

9. *Owen et Lunet*.
10. *Gerent et Enid*.
11. *Peredur ab Eborawc*.

les mœurs, les expressions, la culture portent nettement trace de la civilisation française. Ils remontent évidemment à la même source que les romans français de Chrestien de Troyes : Ivain, Erec et Enid, Perceval le Gallois.

Dans l'ensemble la prose de ces vieux romans gallois forme des récits parfois gracieux et enjoués; les interminables énumérations des noms de personnages, qui les coupent, nous rebutent souvent, ainsi que l'accumulation de prodiges monotones, caractéristiques des romans de chevalerie, reflet adultéré de la belle période moyenâgeuse.

Mais ils constituent une mine précieuse pour l'historien des traditions celtiques, et l'érudit qui veut chercher à démêler le pêle-mêle de ces souvenirs confus, à les interpréter et dans cette fantaisie débordante, à pêcher des parcelles de vérité et d'histoire, doit trouver en eux un champ d'études hasardeux, mais passionnant.

AUTRES ŒUVRES EN PROSE

- 1) *Les Lois d'Hoël Da*.

Texte gallois, dont le plus vieux manuscrit remonte à 1200 environ (copie d'un autre manuscrit plus ancien, avec formes archaïques subsistantes). Au point de vue de la langue, il appar-

tient donc au gallois moyen; au point de vue du fond, il peut être plus ou moins remanié, mais nous permet de nous rendre compte jusqu'à un certain point de l'état de chose primitif.

Je n'ai pas les éléments voulus pour en faire ni exposé ni critique; le sujet est pourtant très intéressant, Hoël Da, qui a réuni, vers 940, sous son autorité, l'ensemble du Pays de Galles, avait convoqué une sorte de commission, clercs et laïques, pour rédiger les lois en usage. L'ouvrage comprend trois sections.

- 1) Description, devoirs et droits des grands officiers de la Cour du roi.
- 2) Une sorte de code civil. Propriété. Lois concernant les femmes. La protection de l'Eglise.
- 3) Une sorte de code procédure. Conventions matrimoniales. Indemnités judiciaires.

Ce code a servi pendant plusieurs siècles. Il peut être intéressant : pour l'histoire du Pays de Galles au début du Moyen-Age, et pour y retrouver les antiques institutions des Bretons.

Nous y trouvons la division du territoire en trefs et commots qui devait être en pratique au début de l'époque médiévale.

- 2) *L'histoire de Griffith ab Conan* (Hanes Griffith ab Cynan), roi de Galles, mort vers 1187.

Elle a dû être rédigée peu après sa mort; éditée dans deux recueils : Myvyrian Archaeology of Wales et Archéologie Cambrienne.

- 3) La chronique dite *Brut y Tywysogion*, qui va jusqu'en 1196, mort de Rhys ab Gruffudd, roi du Sud Galles.

- 4) *Les triades*.

Les manuscrits gallois renferment un certain nombre de textes — sorte d'énumérations dont les objets sont rangés 3 par 3 — en prose — et qui portent le nom de triades.

La forme en est de l'époque du gallois moyen. « On ne peut les considérer comme l'œuvre d'un auteur déterminé, ou d'une période donnée; ce sont pour ainsi dire les sédiments successifs de la tradition. Il est impossible de faire le départ entre la légende et l'histoire, dans les faits qu'elles rapportent, mais par bien des traits, elles remontent à une antiquité reculée et nous font pénétrer jusque dans la préhistoire. — LOTH. »

V. - Temps modernes, Régionalisme et Méthodisme. — L'Érudition et ses Sources

On peut faire remonter au début du xvi^e siècle l'ère moderne pour la littérature galloise, l'esprit et la civilisation du pays de Galles, et en résumer les traits ainsi : opposition régionaliste, par-

ticularisme religieux ; les deux grands faits qui déclanchent ce mouvement sont : l'avènement des Tudors et la Réforme.

La famille galloise des Tudors en montant sur le trône d'Angleterre devint anglaise et voulut angliciser son pays d'origine, en unifiant l'Angleterre. C'était d'ailleurs conforme à la civilisation moderne, et il n'y eut pas de lutte entre deux peuples; mais les Gallois opposèrent un régionalisme tenace. Peu après, le pouvoir royal en adoptant la réforme, voulut l'imposer d'une façon uniforme par l'église anglicane. Les Gallois embrassèrent la réforme d'emblée, mais ils adoptèrent peu à peu les sectes les plus opposées au pouvoir central; ils devinrent des puritains, des non-conformistes, l'esprit de ces sectes concordait avec leur tempérament naturellement religieux, leur besoin de propagande à la fois morale et patriotique, c'est ce double caractère qui domine désormais. Ils travaillaient leur langue dans ce but : développement des études galloises, de la grammaire, de l'instruction primaire.

En 1535 parut l'Acte royal réglant la constitution galloise; libéral d'une part — il accorde une représentation aux comtés, une cour de justice à égalité avec l'Angleterre — de l'autre, il est une mesure d'oppression contre la langue et les coutumes locales.

La particularisme gallois se défend aussitôt :

Nous sommes aux débuts de l'imprimerie : on se met juste à ce moment à éditer des livres en gallois. Le premier qui parut date de 1546. C'est une sorte de mélange, sans titre (on le désigne par ses premiers mots : *YN Y LLYFR-HWN* (1) contenant Alphabet, Calendrier, Prières, par un nommé John Price, ou Prys, de Brecknock. La Réforme n'a pas encore atteint le pays, c'est un livre catholique. De même que la première *Grammaire galloise* éditée en 1567 par Gruffith Roberts, jeune clerc protégé du comte de Pembroke, et qui faisait ses études en Italie.

Mais les troubles religieux s'accroissent : 1540-1580 environ : on se sert du Gallois pour atteindre le peuple; publications galloises protestantes vers les années 1560 et suivantes, mouvement religieux qui déjà est souvent teinté de particularismes : agitation de Penry contre la reine Elisabeth, 1593. Dès 1588 est achevée la publication de la *Bible* en Gallois par W. Morgan, évêque réformé de Saint-Asaph.

Quelques œuvres profanes datent de la même époque : de nouveaux ouvrages de grammaire et de prosodie vers 1590-1600. Quelques poètes également; ce sont les successeurs de Tudur Aled. Mais ils se spécialisent peu à peu dans les *hymnes* religieux, s'adressent non aux lettrés mais au peuple : la métrique libre est définitivement adoptée.

(1) Dans ce livre-ci.

A. MOUVEMENT DES IDÉES ET MOUVEMENT SOCIAL.

Ces tendances de l'esprit vont se développer régulièrement désormais, jusqu'à l'époque contemporaine. Peu d'œuvres de valeur uniquement profanes. Préoccupations moralisatrices, instruction primaire étonnamment poussées; on peut dire vraiment qu'on ne comprend plus « l'Art pour l'Art » et les réunions littéraires des *Eisteddfods* manquèrent complètement jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

L'édition des livres ne se faisait pas dans le pays même, les livres gallois sortent des presses d'Angleterre. De même pour les études : c'est à Oxford que sont formés les étudiants, principalement ces clergymen qui tiennent si fermement l'étendard de leur petite patrie.

Ils sont donc de culture anglaise, et se servent du Gallois surtout pour catéchiser leurs compatriotes : pas de controverse doctrinale en gallois; on traite plutôt les applications pratiques et morales. Témoin *Cannwyl y Cymry*, le *Flambeau des Gallois* de Rhys Pritchard qui ne fut publié qu'en 1644 après la mort de l'auteur. A propos de cet ardent prosélyte, préoccupé du bien moral de son peuple, soucieux de l'élever au-dessus de l'ignorance et de la bassesse où il végète, un Breton ne peut s'empêcher de penser aux missionnaires catholiques qui entreprenaient à la même époque d'extirper les restes de paganisme de la Bretagne, à Michel Le Nobletz, à son disciple le Père Maunoir qui fut précisément le premier de nos celtisants.

En 1653 paraît *Llyfr y Tri Aderyn*, *Le Livre des Trois Oiseaux* de Morgan Llwyd, sorte de pamphlet qui est à vrai dire la première publication non conformiste en gallois : les trois oiseaux sont : l'aigle qui représente Cromwell, la colombe, les non-conformistes, et le corbeau, l'Église officielle anglaise. Morgan Llwyd est l'auteur de plusieurs opuscules gallois de prosélytisme religieux; il parcourut le Pays de Galles en prêchant l'évangile, rassemblant les foules des bourgs et des campagnes, les jours de marché, animé d'une ardeur incessante jusqu'à sa mort en 1659, alors qu'il n'avait qu'une quarantaine d'années.

Durant tout le XVIII^e siècle, on cherche dans un but pédagogique et moral à instruire le peuple, à lui faire lire et écrire le Gallois; pour juger de l'utilité, ne fût-ce que littéraire, de cette propagande, on n'a qu'à comparer l'état, aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles du Gallois et du Breton, ainsi que l'instruction du peuple dans les deux pays; c'est à elle que le Gallois doit d'être le plus vivant des idiomes celtiques modernes.

Fondation, vers 1730, des écoles ambulantes par le pasteur Gruffith Jones et une zélatrice dévouée, Mme Bevens. A la même époque remonte le développement systématique des écoles du dimanche

dues surtout à Thomas Charles, de Bala, et à Morgan John Rees, de Hengoet.

Le zèle spirituel prend une forme littéraire avec les hymnes religieux; William Williams, de Pantycelyn (Caermarthen) pasteur apôtre du méthodisme, qui vivait au milieu du XVIII^e siècle (1717-1791) est l'auteur des plus réputés d'entr'eux (Alleluia).

Jusqu'à nos jours les actions littéraire, morale et religieuse ont été intimement mêlées par une suite ininterrompue de ministres prosélytes, qui se sont faits à la fois propagandistes, auteurs et poètes.

B. LES ŒUVRES LITTÉRAIRES.

Je ne saurais dans cette foule d'œuvres, faire un choix équitable, surtout pour la période la plus proche de nous. Qu'il me suffise d'en citer au hasard quelques-unes parmi les plus connues des Gallois; par exemple en dehors du *Flambeau*, du *Livre des Trois Oiseaux*, des *Hymnes* de Pantycelyn dont je viens de parler :

— Les *Visions* sont une adaptation des Songes ou Suênos de Quévédô, auteur espagnol du début du XVII^e siècle; l'auteur personifie les vices qui affligent l'humanité et son exposition critique et moralisatrice prend une forme poétique qui surpasse en force et en beauté l'original espagnol.

— *Poésies* de Goronwy Owen, auteur du XVIII^e siècle, qui après avoir vécu dans son pays natal, partit pour l'Amérique; c'est là qu'il chanta sa patrie lointaine, en faisant revivre les formes, telles que la Kowez, de l'ancienne métrique.

— Thomas Edwards, ou plus familièrement Twm o'r Nant (Tom de la vallée) est un type isolé dans la littérature de ce temps (fin du XVIII^e siècle). C'est un homme du peuple, qui vécut une vie rude et difficile, souffrit de la pauvreté, s'instruisit lui-même; il composa des pièces populaires dites *Interludes*, sortes de « mystères » plus ou moins satiriques, virulents, souvent pleins de truculence, ce qui ne lui valut pas près des auteurs plus compassés une estime en rapport avec son mérite.

Enfin tout au cours du XIX^e siècle les prosateurs et poètes sont innombrables, souvent pleins de valeur. Ce sont presque tous des ministres non conformistes animés à la fois de zèle littéraire, moralisateur et religieux. Le seul reproche qu'on puisse faire, au point de vue littéraire, à cet état d'esprit, est qu'il leur donne souvent une tendance pédagogique peu propice à l'inspiration spontanée. Mais ce zèle eut pour effet de conserver à la muse galloise, dans le monde moderne où tout tend à se niveler et à s'uniformiser, une vigueur et une fécondité sans pareilles.

Je pourrais citer Mynyddog, Islwyn, et en particulier John Ceiriog Hughes (1832-1887) qui peut spécialement nous intéresser parce que ses poésies ont paru accompagnées d'airs gallois datant de diverses époques, soigneusement et délicatement recueillis,

C. L'ÉRUDITION.

A partir du XVIII^e siècle — en même temps que s'affirment les tendances religieuses, non conformistes (la grande majorité du pays est acquise au Méthodisme) et que s'étend, liée à ces tendances, la propagande pour l'instruction et la morale populaires — un grand mouvement d'érudition se dessine. Etude raisonnée et recherche de ce qui est essentiellement Gallois, par conséquent : archéologie, linguistique, histoire, littérature moderne, et recherches sur la vieille littérature.

Quoique les œuvres d'Eward Llwyd ne soient pas à vrai dire de la littérature galloise, on ne peut manquer de citer à ce propos celui qui fut un des fondateurs de la philologie comparée. Il naquit près d'Oswestry en 1660 et mourut en 1709. Etudiant, puis maître à Oxford, il s'adonna à la recherche de tout ce qui concerne le langage, l'histoire et les mœurs des plus anciens habitants de la Grande-Bretagne; dans ce but, il voyagea en Irlande, en Ecosse, en Cornouailles, même en Bretagne. Le résultat de ces recherches, il le publia dans une précieuse collection qu'il nomma « *Archaeologia Britannica* » et qui, toute vieillie qu'elle soit aujourd'hui, doit être signalée comme un des fondements des études celtiques.

Plus tard dans le XVIII^e siècle se formèrent des groupements qui eurent une action littéraire mieux marquée. En 1751 est fondée la *Cymmrodorion Society* : les frères Monwyson-d'Anglesey, hauts fonctionnaires du gouvernement et fins lettrés, sont les inspirateurs — et en même temps les bailleurs de fonds — de ce mouvement. Ils furent les protecteurs de Goronwy Owen; et cette société des *Cymmrodorion* groupa, encouragea et soutint pendant de longues années nombre de poètes, d'écrivains et de chercheurs.

Un autre cercle analogue eut une influence plus grande encore sur l'étude et pour ainsi dire la découverte des anciens poèmes, c'est la *Cynreigyddion Society* qui remonte aux dernières années du siècle (1795) faisant suite au cercle de Gwynedd, et dont le principal membre Owen Jones, de Myfyr, est un des hommes auxquels nous devons de connaître les vieux écrits.

M. Owen Jones (Owain Myfyr) avec la collaboration de M. Edward Williams (Iolo Morganog) et de M. William Owen Pughe, publia la *Mygyrian Archaeology*, le recueil fondamental de vieille littérature galloise.

En 1839 Lady Charlotte Guest publia les *Mabinogion*. Il se forma alors une association dite *Welsh manuscripts Society*, sous les auspices de laquelle on fit paraître de nouveaux textes :

— *Le Livre de Landaff* en 1840; *Iolo manuscripts* en 1848, etc...

Les études critiques se précisèrent suivant les progrès de la linguistique. Les principaux textes ont été reproduits et traduits par les linguistes modernes :

Skene. *The four ancient books of Wales* (1868). Whitley Stokes, Windisch, Atkinson, Kuno Meyer...

Le savant breton Joseph Loth a contribué à mettre cette littérature à la portée des érudits. Des essais de critique littéraire en avaient été faits dès l'époque romantique par La Villemarqué.

D. LES SOURCES.

Le premier livre gallois imprimé est, comme nous l'avons vu, le petit ouvrage de Sir John Price, gentilhomme du Brecknockshire, commençant par les mots « Yn y Llyvyr hwn » et datant de 1546.

Antérieurement, la littérature galloise est donc composée de manuscrits.

Ceux-ci avaient été pour la plupart écrits dans les abbayes, c'est là qu'ils étaient déposés; à la Réforme, quand le roi Henri VIII supprima les couvents et chassa les moines, leurs bibliothèques furent dispersées.

Leur contenu serait perdu pour nous si, au moment de cette dispersion, quelques particuliers n'avaient réussi à en recueillir un certain nombre et à les collectionner. Telle est la source des manuscrits gallois que nous possédons. Il y eut quatre collections principales : celles de :

- 1. M. John Jones, de Gelli Lyfdy, paroisse de Ysgeifiog (Flintshire). Collection rassemblée de 1590 à 1630.
- 2. M. Robert Vaughan, d'Hengwrt, près Dolgelly, Merioneth. Collection dite Hengwrt ou Peniarth Aberystwyth.
- 3. Sir William Herbert, comte de Pembroke, à Raglan Castle, Monmouth (perdue).
- 4. Sir Edward Mansel, de Margam, Glamorgan. Oxford Jesus Collège.

M. John Jones en mourant légua sa collection au second; 1 et 2 forment donc la collection dite « d'Hengwrt »; dans la suite des temps elle échut à un antiquaire du nom de M. Wynne, de Peniarth, qui la légua à son pays; elle se trouve maintenant à Aberystwyth, à la Bibliothèque nationale sous le nom de Hengwrt and Peniarth Collection.

La troisième n'existe plus; elle fut incendiée au temps de Cromwell. Quant à la quatrième, elle provient à l'origine de manuscrits que le prieuré de Margam (Glamorgan) aurait donné en 1591 au père de Sir Edward Mansel; ce dernier habitant Middlecombe (Caermarthen) l'eut de son père en héritage; elle échut par la suite, en grande partie du moins, à l'Université d'Oxford (Jesus College); c'est là que s'en trouvent les restes. Telle est semble-t-il l'origine du fameux manuscrit d'Oxford dit *Livre Rouge d'Hergest* (provenant de la famille des Vaughan, de Hergest Court, Herefordshire).

Les manuscrits authentiques que l'on possède de nos jours proviennent de ces sources et de quelques autres moins importantes,

mais analogues; ils sont au nombre de plusieurs centaines; on y trouve, plus ou moins mêlés, les romans de chevalerie, les poèmes épiques et lyriques, les vies de Saints, annales et recueils de lois qui font l'objet des chapitres précédents. L'étude en est loin d'être achevée; elle exige, pour en dégager les traits historiques et littéraires, une étude détaillée de la langue à travers les âges, c'est le champ ouvert aux celtisants modernes, dont la méthode remonte au milieu du XIX^e siècle. Certaines œuvres sont données par plusieurs manuscrits, ce qui en permet la critique.

Les principales collections de ces manuscrits sont aujourd'hui aux bibliothèques suivantes :

- National Library of Wales, Aberystwyth.
- Jesus College, Oxford.
- British Museum, Londres.
- Mostyn Hall (Flintshire).
- Cardiff Free Library.
- Brogyntyn près d'Oswestry.

DETAIL DES PRINCIPALES COLLECTIONS

Les petites majuscules soulignent les manuscrits dits : 4 anciens livres des Galles.

« Four ancient books of Wales. »

1. Peniarth Collection (National Library of Wales, Aberystwyth).

a) *Llyfr Du Caerjyrdin*. LE LIVRE NOIR DE CARMARTHEN, écrit, de diverses mains, XII^e siècle et début du XIII^e. Il contient 108 pages de vieille poésie. Il appartient au prieuré de Black Canons, à Carmarthen et fut remis par le trésorier de l'Eglise de Saint-David à Sir John Price (l'auteur de *Yn y Llyvyr Hwn*), qui était un agent au service d'Henry VIII.

b) *Llyfr Taliesin*. LE LIVRE DE TALIESIN, un des manuscrits les plus importants concernant la vieille poésie; il est du XIV^e siècle mais contient des poèmes de date plus reculée.

c) *Audieu*, ou *Odes*, de Kynddelw, Kyvoesin, Myrddin, *yr Aval-leneu* (les Pommiers) *ar Oianeu* (les Auditions) pièces attribuées au poète et magicien Merlin; *Breuddwyd Pawl*, *Kynghoreu Kodw Hen*, *Ystoria Judas*. Manuscrit de 1230 à 1300.

d) *Llyfr Gwyn Rhydderch*, en deux parties, et écrit par plusieurs mains. La première partie contient les *Mabinogion* et autres romans, et peut être utilement confrontée avec le texte du *livre rouge de Hergest* dont nous parlerons plus loin.

La seconde partie contient les textes suivants :

Imago Mundi, *y Grogliith*, *Historia Judas*, *Prophwydoloeth Siblddoeth*, *Bown o Hampton*.

- e) *Ystoria Charlymaen*. Récit de l'expédition de Charlemagne en Espagne, traduit en partie du latin, en partie du français.
 - f) *Seint Greal* : version galloise de la légende du Saint-Graal.
 - g) *Elucidarium* : proverbes, triades, poésies diverses.
 - h) *Bucheddau y Saint* « Vies des Saints ».
 - i) *Buchedd Gryffydd ap Kynan*.
 - j) *Brut y Tywysogion*.
 - l) *Y Llyfr Du o'r Weün* « Le livre noir de Chirk ». C'est le plus ancien texte des lois d'Hoel le Bon.
 - m) *Y Cwitta Cyfarwydd* : textes variés, surtout prophéties, en vers et en prose, en latin, anglais, et gallois.
 - n) *Meddygon Myddfai*. Livre de médecine en gallois (1).
 - o) *The grammar of Sirmunt Fychan* (prosodie galloise).
 - p) *The grammar of Edeyrn Dafod Aur* (prosodie galloise).
 - q) Poésies de : Davydd ab Gwilym, Davydd ab Edmwnd, etc...
2. *Llyfr Aneurin* « Le livre d'Aneurin ». Vieille poésie attribuée à ce barde.

Ce manuscrit faisait primitivement partie de la Collection précédente; il vint en possession de Sir Thomas Philipps, de Middle Hill, et se trouve maintenant à la Bibliothèque municipale de Cardiff.

3. *Collection d'Oxford, Jesus College.*

Nous en avons noté plus haut la principale origine; bien des érudits appartenant à cette Université y ont ajouté à titre de dons des manuscrits qu'ils détenaient.

Elle est abondante.

Le plus important des manuscrits de cette collection est *Le Livre Rouge d'Hergerst*, qui consiste en 362 folios écrits, pour la presque totalité, au dernier quart du XIV^e siècle ou au début du XV^e. Il forme un vaste recueil de la prose et de la poésie galloise connues vers 1400 : *Mabinogion*, *Triades*, vieille prose et vieille poésie.

4. *Collection du British Museum.*

Cette collection est formée des 100 volumes qui appartiennent à M. Owen Jones (pseudonyme Cwain Myfyr), le célèbre antiquaire du XVIII^e siècle, dont nous avons parlé.

M. Owen Jones, avec la collaboration de M. Edvard Williams (pseudonyme Iolo Morgannwg) et de M. William Owen Pughe, rassembla cette importante collection; c'est de là que furent tirées la plupart des pièces éditées dans la « *Myfyrian Archaeology of Wales* ».

(1) Commenté par Paul Diverrès dans sa Thèse de Doctorat ès Lettres celtiques (1912).

La collection de manuscrits de M. Owen Jones contient : 47 volumes, avec 47.000 poésies et plus de 2.000 « *Englynion* », d'auteurs de diverses époques : de Kendelou à Goronwy Owen; 53 volumes, avec 15.300 pages de prose, sur divers sujets, copiés en grande partie à M. Evan Evans.

La collection du British Museum consisterait donc en manuscrits de seconde main.

5. *Mostyn Collection.*

42 manuscrits d'époques diverses, contenant :

- a) *Poésies* de William Cynwal, Guto'r glyn, Sion Tudur, Thomas Price.
- b) *Brut y Tywysogion*.
- c) *Llynyr Englynion Gelli Lyfdy*.
- d) *Mabinogion* : copie du *Llyfr Gwyn Rhydderch* cité plus haut.
- e) *Y Llyfr Coch o Nannau*.
- f) *Llyfr Gwyn Corsyddol*.
- g) Une Histoire d'Angleterre et du Pays de Galles, depuis Guillaume le Conquérant à Edouard VI. L'auteur, qui se dit lui-même un des soldats de Calais, semble être natif de Llanasa, Flintshire.
- h) *Llyfyr Gwyrdd*. Poésies de Rhys Jones. Histoire de Taliésin; odes (Cywyddau, englynion). Ecrit par Rhys Jones de Tyddyn Mawr, Llanfachraeth, en 1764.

— Noter que les deux dernières collections, quoique importantes pour l'histoire littéraire, sont d'un tout autre genre que les précédentes.

..

L'érudition moderne, en partant de ces sources manuscrites (je mets à part les deux dernières collections) a publié les textes de la vieille littérature. Les principales éditions sont :

En 1764 publication par Evan Evans : *Specimens of the Poetry of the Ancient Welsh Bards*.

En 1784 Edward Jones : *Musical and Poetical relics of the Welsh Bards*.

1792, Dr William Owen Pughe : *Heroic Elegies and other pieces of Llywarch Hen*.

Et le plus important recueil de littérature galloise :

1801, Owen Jones : *Myfyrian Archaeology of Wales* qui comprend les textes des bardes primitifs, des bardes de la deuxième époque ou *Gogynfeirdd*, de nombreux écrits en prose, en particulier les triades, les lois d'Hoel Da, chroniques, etc...

..

Note. — Les documents qui actuellement sont les plus abordables, pour un Français désirant étudier la littérature galloise, sont les suivants :

1. La *Myvyrian Archalology of Wales* donnant — sans traduction ni critique — les textes antérieurs au XIV^e siècle.

Cette collection parue en 1801 a été rééditée en 1870 en un gros volume qui se trouve à la Bibliothèque Universitaire de Rennes.

2. Skene : *The four ancient books of Wales*, critique des bardes primitifs, avec texte et traduction.

3. La Villemarqué : *Les Bardes du VI^e siècle*, texte bretonnais, traduction française.

4. Pour les textes faisant suite aux précédents (période de la Renaissance) l'ouvrage intitulé *Iolo Manuscripts*.

5. Une étude détaillée de la littérature galloise, avec nombreuses citations et traductions : Stephens, *The literature of the Kymry* (allant jusqu'au XIV^e siècle).

6. *David ab Gwilym*, textes rassemblés par Ifor Williams, en un petit ouvrage comportant en préface une étude critique en Gallois sur l'auteur en question.

7. Etude en anglais sur *David ab Gwilym* avec traduction ou adaptation de quelques-unes de ses pièces (par Evelyn Lewis).

Tous ces ouvrages se trouvent au fonds celtique de la Bibliothèque Universitaire à Rennes.

8. *A Primer of the Kymric literature*, by David James, abrégé moderne de littérature galloise, qui a été mon guide dans la présente étude.

Il faut y ajouter les nombreux articles de la *Revue celtique*, et les travaux de Loth (*Mabinogion*, *Métrique galloise*) qui ont paru dans le cours de littérature celtique de d'Arbois de Jubainville.

VI. - Conclusion - L'époque contemporaine

1. De tout ce que j'ai dit on aura pu juger succinctement tout au moins, de la valeur intrinsèque des lettres galloises durant de longs siècles jusqu'à nos jours. Les érudits qui se sont attachés à ces études, attirés par l'importance indéniable qu'elles présentent au point de vue linguistique, en ont peut-être un peu négligé le côté artistique et littéraire. La difficulté de la langue, qui attire les savants est à la vérité un obstacle pour les simples littérateurs; seuls les bretonnants arrivent à le franchir avec une relative facilité; et encore, l'orthographe si compliquée du gallois moderne est pour eux une difficulté permanente; comme les deux langues n'ont cessé de diverger, les vieux textes leur sont aussi accessibles, sinon plus, que les textes modernes.

Et pourtant ce point de vue littéraire et artistique me semble en tous points digne d'intérêt; c'est ce que j'ai tenté de montrer dans ces pages. La Villemarqué est l'écrivain de chez nous qui a le mieux exprimé la valeur des lettres galloises. Elles ont d'ailleurs maintes fois rayonné au dehors.

Sans revenir au cycle d'Arthur et à son épanouissement par tout le monde civilisé au Moyen Age, nous trouvons de ce fait des exemples plus récents : Shakespeare dont le pays d'origine, à Stratford-sur-Avon, était bien proche des Gallois, ne les a pas ignorés : son roi Lear en est la preuve la plus frappante. Et dans ses comédies, dans la fantaisie champêtre philosophique et nostalgique dont elles sont pétries, il me semble trouver des miettes du rêve et de la sensibilité celtiques.

Plus près de nous encore, quand au XVIII^e siècle apparaît l'aube du romantisme, sous l'influence peut-être de l'Ossianisme de Mac Pherson, nous voyons se développer une école littéraire anglaise, instruite cette fois d'une façon précise des œuvres bardiques anciennes et modernes, qui s'inspire franchement des « Bardes Cambriens » : c'est Gray, dont *Le triomphe d'Owen* est une adaptation serrée des poèmes gallois que j'ai cités plus haut.

2. *La musique*. — La poésie galloise ne doit pas être séparée de la musique; plus qu'en tout autre pays elle lui est étroitement unie, et cette dernière contribue pour une bonne part à la renommée artistique des Gallois.

Les chants des Bardes primitifs ont dû être chantés, ou psalmodiés sur des rythmes répétés à l'infini. Au cours des âges, l'art musical s'est constamment développé sous l'influence bardique; de même que pour l'art poétique gallois, il devint un art savant. Nous ne trouvons guère comme en Bretagne de mélodies transmises uniquement par la tradition populaire, de ces vieux airs, conservés comme en vase clos à l'abri de l'isolement et de l'ignorance, et qui jusqu'à l'époque contemporaine ont fait résonner à nos oreilles des suites de notes dans les modalités antiques, qu'on croyait naguère spéciales à la Grèce et dont on ne connaissait jusqu'alors que des survivances plus ou moins altérées dans le chant grégorien.

La musique galloise, elle, offre moins de cachet d'antiquité, mais elle est supérieure par la variété et la richesse de ses mélodies ainsi que par une plénitude de tonalité qui est due en partie aux instruments très simples dont se servaient, pour s'accompagner, les chanteurs.

C'est avant tout la harpe; les harpistes gallois hommes et femmes ont conquis une réputation méritée. La harpe traditionnelle, la « *telyn* », est sans pédale, et plus petite que notre harpe moderne. Il est à croire que la musique galloise n'a rien à perdre à user de la harpe telle qu'on la construit de nos jours.

Mais un autre instrument à de temps immémorial servi aux Gallois à compléter la harpe : c'est la « *Crwth* » ou « *chrotta* » en latin : à vrai dire c'est un violon, mais rudimentaire, construit avec les ressources du temps. Je ne crois pas non plus qu'il ait rien à perdre à être remplacé par notre violon moderne.

La harpe et le violon, auquel s'ajoute le chant, voilà les moyens

d'expression fondamentaux de la musique galloise, et l'on conviendra que ce sont les plus beaux que l'on connaisse jusqu'ici, en quelque pays que ce soit.

D'autres instruments sont employés aussi, mais leur rôle est secondaire : par exemple une sorte de bag pipe importé d'Ecosse, ressemblant au biniou breton.

Il faudrait une compétence que je n'ai pas pour apprécier les rapports de la Kenganez et du chant, c'est-à-dire de la mélodie avec des paroles obéissant à la métrique stricte, accents, rimes et articulations savamment enchevêtrées.

Il paraîtrait d'ailleurs que cet amoncellement de difficultés ait tendu à éloigner la poésie de la musique; les plus savantes compositions de la Renaissance galloise ne se chantaient probablement pas.

Les airs les plus anciens conservés aujourd'hui (malgré ce que j'ai dit plus haut il en est quelques-uns) se chantaient probablement sur des chansons plus populaires, dont les paroles, moins prises que les morceaux compliqués des bardes, ont été perdues. Stephens dans sa littérature des Kymrys, cite deux chansons attribuées à Ithys Goch qui seraient de cet ordre, et qui s'adaptent à une mélodie galloise connue de nos jours.

Nous pouvons essayer de nous faire une idée de la musique galloise d'après les recueils édités à l'époque moderne. Ils ont peut-être un défaut que j'ai déjà signalé à propos de la poésie contemporaine : le but moral de leurs auteurs leur retire parfois de leur spontanéité. Quoiqu'il en soit on ne peut manquer d'être frappé de leurs hautes qualités d'expression musicale.

Les pièces que j'ai sous la main, et qui sont du XIX^e siècle (certaines mélodies recueillies datent de loin) me semblent dénoter des influences extérieures qui tendent à modifier leur caractère : l'influence romantique, peut-être des réminiscences de musique anglaise, et une influence méthodiste. Quoiqu'il en soit la plénitude des sonorités avec parfois un caractère plaintif et nostalgique, marquent bien une tradition musicale autonome, indépendante dans l'ensemble de la musique anglaise.

3. Nous avons parcouru rapidement l'histoire littéraire de ce petit peuple gallois qui est resté peut-être le plus solide bastion du Celtisme à l'Occident. Il a soutenu par une lutte intelligente et sans cesse renouvelée d'idées et de formes, ses caractères propres et sa physionomie originale. La tendance du monde moderne à l'uniformité gagne il est vrai chaque jour, mais, en se transformant quand il le faut, il se défend.

Depuis cent cinquante ans l'aspect du Pays de Galles a bien changé; ses conditions économiques et sociales ont bien changé aussi; la cause en est l'industrie moderne, l'exploitation des immenses mines de houille; le pays, pauvre en général, était tout

entier rural. Maintenant dans les districts du Sud se masse une population ouvrière si dense qu'elle rassemble dans quelques cantons près des trois quarts de la population totale de Galles. De nombreux ouvriers anglais y ont immigré; c'est le pays noir, le paysage est bouleversé, les tendances sociales et culturelles y sont celles des grands centres usiniers modernes. Et pourtant l'esprit gallois n'y perd pas tous ses droits : de même que dans les campagnes les paysans ont leurs sociétés galloises, leurs acteurs et leurs chanteurs populaires, on trouve dans les milieux ouvriers des chorales de mineurs et d'artisans ne le cédant en rien aux autres dans les Eisteddfods qui dès la fin du XVIII^e siècle ont repris avec ardeur et régularité.

La presse galloise quotidienne et périodique, s'est développée tout au long du XIX^e siècle; nombreuses et bien faites s'offrent aujourd'hui aux lecteurs les gazettes et les revues qui les informent et les instruisent dans la vieille langue de leurs pères.

4. Les efforts des Gallois pour cultiver et défendre leur langue ont été couronnés de succès. Depuis 1870 le Gouvernement de la Grande-Bretagne a reconnu et favorisé l'enseignement dans les écoles primaires en gallois. Des mesures analogues ont atteint l'enseignement secondaire, puis l'enseignement supérieur, avec la fondation d'une Université Galloise dont les Collèges se partagent entre Aberystwyth, Cardiff, Bangor, Swansea, etc...

Les premières ont eu pour résultat de conserver au Gallois la pureté et l'uniformité, bref le caractère d'une langue cultivée, qui sans cela serait tombée au rang de patois variant d'un village à l'autre, danger qui menace notre breton moderne. Elles ont contribué à élever le niveau intellectuel de toute la population qui jouit des avantages d'un enseignement bilingue.

Les autres en mettant à la disposition des étudiants et des chercheurs les facilités matérielles, une méthode, et la ressource des bibliothèques, ont fait éclore une élite ardente et nombreuse qui continue avec des moyens étendus le travail des lettrés et des érudits dont j'ai parlé dans ces quelques pages. Il n'est que de constater le nombre et la qualité, même matérielle des publications galloises contemporaines, pour être édifié. En cultivant l'héritage intellectuel de leur petite patrie, ils ne peuvent que développer et embellir l'esprit humain.

C'est pourquoi j'ai plaisir à terminer ces lignes en constatant les relations qui, devenues rares pendant des siècles, n'ont cessé de s'accroître entre les Bretons d'Armorique et leurs frères d'Outre-Mer depuis le début du XIX^e siècle. La Villemarqué, dans la fleur de sa jeunesse, à la tête d'un groupe de compatriotes lettrés, reçut de ses confrères gallois la coupe de vermeil et les attributs conservés pieusement au sein de sa famille. Ces liens se resserrèrent lorsque en 1867 les délégations galloises furent solennellement reçues au

Congrès de Saint-Brieuc. Les régionalistes de la fin du siècle dernier et les bardes du début du XIX^e les continuèrent. Elles sont maintenant assez constantes et il est à souhaiter que cette coopération se développe et s'accroisse pour le plus grand profit de la culture intellectuelle et pour le bien mutuel des deux rameaux du peuple breton.

